fondation suisse pour la culture
prohelvetia

passages

En direct du nuage

Art et culture numériques

Championne de défaite: la performeuse Anthea Moys
Voyage aux frontières: le photographe Adrien Missika
Une coopération prometteuse: le design suisse en Chine

LE MAGAZINE CULTUREL DE PRO HELVETIA, NO 62, 1/2014

La Fondation suisse pour la culture Pro Helvetia entretient plusieurs permanences dans le monde entier, dont la tâche est de développer les échanges et les réseaux culturels

L'artiste et son nouveau jouet: Adrien Missika a exploré avec son drone la frontière américano-mexicaine.

Explorateur de frontière

PARIS

Il le considère comme un projet éminemment politique: pour son exposition *Amexika*, l'artiste Adrien Missika cherche à mesurer l'impact du mur-frontière séparant le Mexique des États-Unis.

par *Zeke Turner*, Berlin – Par un après-midi de janvier dernier, l'artiste parisien Adrien Missika (32 ans) déjeune à la cantine de l'usine désaffectée où se trouve son studio berlinois. Pianotant d'une main sur son iPhone, il enfourne de l'autre une ultime fourchette de mâche. «Tout le monde est en avance aujourd'hui», dit-il, obligé d'achever son repas plus rapidement que prévu.

Deux déménageurs allemands viennent en effet d'arriver pour emporter des objets destinés à *Cosmic Latte*, son exposition de la semaine suivante au Kunstraum Walcheturm de Zurich. Arrive ensuite, lui aussi en avance, un journaliste américain venu l'interviewer sur le voyage d'un mois qu'il doit faire au Mexique pour y créer les œuvres exposées

Photo: Maxime Ballesteros

d'avril à la mi-juillet au Centre Culturel Suisse de Paris.

Bien qu'ayant l'air bousculé et agacé, Adrien Missika est manifestement dans son élément ; ce chaos logistique lui va comme un gant. Ses incursions sur des sites où le hasard a toujours sa part sont au cœur même de son travail. Au Liban, il a ainsi filmé un musicien français qui s'était introduit sans autorisation dans un bâtiment abandonné d'Oscar Niemeyer transformant celui-ci en un gigantesque instrument de musique. À Hawaï, laissant sa caméra tourner sur la plage et lui livrer de celle-ci un *tableau vivant*, il a capté à la perfection, tout en la détournant, l'idée que l'on se fait d'une île paradisiaque. À Rio de Janeiro et São Paulo, il a photographié les jardins de Roberto Burle Marx, célèbre architecte paysagiste brésilien, et s'est ensuite servi de ses photos pour une exposition dans sa galerie parisienne, une installation de structures verticales imitant les luxuriants jardins suspendus qu'il y avait vus. D'Islande, il ramène en été 2013 une pierre de lave dont les photos réalisées en studio figureront en bonne place dans son exposition zurichoise de janvier.

Une semaine avant notre entretien, il finalisait à Rome la maquette de *Botanica*, sa dernière publication. Rencontrant près du Panthéon un artiste de rue, il lui a commandé des toiles pour son exposition de Zurich, se mettant à la merci du talent de celui-ci.

Interstice

Il a cette envie de voyage et d'imprévu dans le sang. Son grand-père, un pied-noir, est rentré d'Algérie à Paris alors que son père était enfant. Lui-même a grandi à Paris. À six ans, sa mère l'emmenait déjà au Louvre, au Musée d'Orsay et, plus tard, à l'Orangerie, voir Monet. « Pour elle, l'art c'était l'impressionnisme, la fin du XIX[e] siècle ». Adolescent, il commença à « aller se réfugier au Centre Pompidou ». Il y passait des journées entières. C'est là qu'il a commencé à s'intéresser à l'art contemporain, alors que ses parents le croyaient en train de faire du droit à la Sorbonne.

Pour ses vingt ans, son père lui fit cadeau de la Nikon de son grand-père. Il l'emporta avec lui dans le désert marocain. « Il me semblait avoir trouvé un moyen de communication qui correspondait bien à ma personne. J'ai eu ensuite une des premières caméras numériques, avec laquelle j'ai pris l'habitude de photographier ce que je ne voulais pas oublier. »

Suivant le conseil d'un ami, il présente son dossier à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL) et, ayant été accepté, met un terme à ses études à la Sorbonne et prend le chemin de la Suisse. « En France, les écoles d'art tombent en ruine, les étudiants sèchent les cours et les classes sont vides. On se croirait dans des maisons hantées. À l'ECAL, tout le monde est là à 8h30. Je suis aujourd'hui un artiste suisse parce que c'est en Suisse que j'ai fait mes études et que les gens que j'y ai vus étaient des artistes suisses. Mais cela n'a pas grand-chose à voir avec mon identité d'homme, et il m'arrive de dire que l'homme est français, mais l'artiste suisse. » Ayant toujours vécu dans le Paris haussmannien, entouré de pierre et de ciment, il est attiré par les paysages sitôt arrivé à Lausanne. Pour l'un de ses premiers projets, il reconstitue, en photographiant dans son studio des objets bons pour la poubelle, cinq des sujets les plus classiques des cartes postales de paysage – une cascade, une grotte, un coucher de soleil, une forêt et des sommets alpins. Il est fasciné par le pouvoir qu'a la photographie de donner un air plus nature que nature à des compositions artificielles et, inversement, de faire paraître truquées ou ovniaques des scènes parfaitement authentiques. Il a intitulé l'une de ses premières expositions *The Space Between*, faisant ainsi référence au vide qui entoure l'authenticité dans le travail du photographe. Aujourd'hui, Adrien Missika fait également de la vidéo, des installations et de la sculpture.

Jouets, outils et politique

Les déménageurs sont partis. Vêtu d'un vieux cardigan noir, Adrien Missika fume des Marlboro rouges en déambulant dans son studio du quatrième étage, qui donne sur la tour Axel Springer et quelques grands ensembles d'immeubles préfabriqués. Sur l'un des côtés du studio, un drone de surveillance aérienne blanc, fabriqué en Chine, voisine avec une télécommande. Quelques semaines plus tard, il l'emportera avec lui au Mexique ; là, il lui fera prendre des photos du désert, le fera zigzaguer entre les buildings et essaiera de lui faire survoler la frontière avec les États-Unis. « Les artistes sont comme ça. Ils attrapent un outil et essaient d'en faire quelque chose. » Pour *Impressions botaniques*, son exposition de 2013 chez Bugada & Cargnel,

Le projet *America* : images de la frontière américano-mexicaine.

Photo : Adrien Missika

sa galerie parisienne, il a créé, en scannant des livres, des images de plantes qu'il a appelées des «frottages», en hommage au surréaliste Max Ernst. Pour le travail qu'il doit réaliser sur la frontière américaine du Mexique, il s'est inspiré du land art de Christo et des sculptures géantes de Richard Serra.

Dans le cas présent, son nouveau jouet a toutefois une résonance lugubre. Qui dit drone, dit, en effet, armée américaine en Afghanistan, dit techniques de surveillance, dit tout un monde futuriste de robots volants. C'est un terrain hautement sensible, mais Missika ne s'en émeut pas. «Je n'ai qu'un seul drone, et s'il se fait abattre, qu'il est volé ou s'écrase au sol, l'histoire s'arrêtera là», dit-il pince-sans-rire et macabre, mais tout de même avec humour. «Ce qui doit arriver arrivera.»

Même si l'entretien se déroule dans un climat détendu, il n'empêche que l'exposition du Centre Culturel Suisse de Paris représente un gros morceau. Le travail qu'il compte effectuer sur la frontière entre le Mexique et les États-Unis sera pour lui l'occasion d'un positionnement intellectuel pointu quant à ses idées sur le voyage, les paysages, les nouvelles technologies et les espaces interstitiels.

«Je n'ai jamais travaillé sur un projet aussi politique. Je veux voir ce que ce mur érigé d'autorité signifie pour l'immigration, pour l'environnement et pour la circulation des animaux.» Pour être exact, c'est à travers l'objectif de la caméra montée sur le fond de son drone blanc qu'Adrien Missika observera la terre, son drone qui, planant au-dessus de tout cela, donnera de la folie d'en bas une vision tranquille, extraterrestre.

Amexica, l'exposition d'Adrien Missika est à voir au Centre Culturel Suisse de Paris jusqu'au 13 juillet 2014.
www.ccsparis.com

Zeke Turner, 26 ans, est un correspondant américain originaire de Brooklyn vivant à Berlin. Il écrit des articles sur les économies culturelles européennes pour certains quotidiens et magazines américains tels que *The New York Times* et le *Wall Street Journal*.

Traduit de l'anglais par Michel Schnarenberger

Le design suisse en Chine

SHANGHAI

L'an dernier, Pro Helvetia a présenté des réalisations de jeunes designers suisses à la Beijing Design Week. Devant le succès de cette initiative, il a été décidé de poursuivre les échanges sino-suisses et de les développer.

Pierre Keller, directeur honoraire de l'ECAL, et le public de la Beijing Design Week observent d'un œil critique la chaise pliante Wogg 42, conçue par le designer Jörg Boner.

par *Iona Whittaker,* Beijing – Faire connaître en Chine la créativité du design contemporain suisse et lui ouvrir le marché chinois, tel était l'ordre de mission. Une mission dont le «design», le libellé, orienterait sûrement non seulement le produit, mais aussi l'approche. Lorsqu'on encourage de jeunes designers, l'un des défis majeurs consiste à trouver le juste milieu entre le soutien artistique et l'appui économique.

Depuis l'ouverture de son bureau de Shanghai, en 2010, Pro Helvetia a exploré, dans le cadre de son plan quadriennal, diverses façons de développer en Chine la présence de l'architecture et du design suisses. Viser le marché chinois implique pour les promoteurs des projets des choix quant aux créateurs qu'ils entendent soutenir, en sachant que ceux-ci vont évoluer dans un contexte mouvant et nouveau pour eux.

Réunissant vingt-sept designers des arts graphiques et typographiques, de l'ameublement, du design industriel et de produit, l'exposition *Young Swiss Design Kaleidoscope* s'est tenue dans le cadre de la Beijing Design Week (BJDW) 2013; les commissaires en étaient Pierre Keller, directeur honoraire de l'ECAL de Lausanne, et Michel Hueter, curateur du Prix du design suisse.

Commentaire de Sylvia Xu, responsable de l'antenne Pro Helvetia à Shanghai et initiatrice de l'exposition des jeunes designers suisses: «Pour un Chinois, le design suisse est assimilé aux montres et ne va guère au-delà. Les gens ne sont pas informés de ce qui se fait actuellement en Suisse. Aussi élaborons-nous chaque

Photos: Chang Liu